

## Notes d'histoire locale

# A propos du premier voyage en Sologne du Prince - Président LOUIS – NAPOLÉON

Le 22 avril 1852 à six heures du matin, la gare d'Orléans présentait une animation inaccoutumée, et un mécanicien approchait sa locomotive des wagons-coupés du train présidentiel, arrivé la veille au soir de Paris. La Ligne du Centre (Orléans-Bourges), inaugurée le 19 juillet 1847, était maintenant au point. Les jours précédents, on avait vérifié toute la signalisation mécanique des voies, installée depuis peu selon le système anglais : auparavant, à chaque tournant se tenait un homme ayant d'une main un drapeau blanc et de l'autre un drapeau rouge, pour régler la circulation des trains... Quatre machines spéciales avaient été destinées au parcours ; elles n'avaient pas de numéros et portaient les noms de Cerf, Ours, Gazelle, Sanglier. On accrocha le Sanglier (1). A six heures un quart exactement, le train s'ébranla, après qu'on eût fermé à clef toutes les portières, selon l'habitude de l'époque.

A la même heure, régnait un grand émoi à l'hôtel de la Croix Blanche de Lamotte-Beuvron où le cortège présidentiel devait prendre un rapide petit déjeuner. Cet hôtel très important (quoique les anciens guides de diligences accordent plus de notoriété aux Relais des Gyons), occupait tout l'espace compris actuellement entre la route Nationale, la rue Joseph Petit, la rue Durfort de Duras et la place de l'Eglise, sauf le petit angle du café du Dauphin, c'est à-dire plus d'un hectare et demi en plein bourg. A ces auberges-relais étaient adjoints le plus souvent un bureau de poste, un maréchal pour ferrer les chevaux, un charron pour réparer les voitures, un cordier et un bourrelier pour raccommoder les harnais, des bâtiments pour abriter les vaches, les moutons et autres animaux que l'on faisait voyager par la route et surtout de vastes écuries et remises pour les chevaux et les voitures de service : d'où leur grande étendue.

L'hôtel de la Croix-Blanche, formé de plusieurs maisons disparates, dont les plus vieilles (à colombage) bordaient la rue Joseph Petit (jadis rue de l'Écu), avait été réorganisé par Jules Trasbot, originaire de La Ferté-Beauharnais où son père, le premier des Trasbot, fut ramené comme chef-cuisinier par Napoléon I<sup>er</sup>, au retour de la guerre d'Espagne. Le ménage Jules Trasbot avait été célèbre dès son arrivée à Lamotte, le mari par ses 150 kilos (le pauvre mourut du *gras-fondu*, suivant une curieuse expression solognote), la femme par ses qualités de cuisinière. Elle excellait surtout dans la préparation du poulet au sang, qui devait être cuit en plein feu dans une casse, et les voyageurs s'arrêtaient spécialement chez elle pour manger une *casse au sang*, comme plus tard, ils s'arrêtèrent dans un autre hôtel pour se délecter de tartes aux pommes.

Entre la Croix Blanche et le château s'étendait la grand' place, que le talus du chemin de fer avait séparée en deux, bouchant totalement la vue que M. d'Herbilly, le propriétaire du château, avait précédemment sur le bourg, sur le cours montant du Beuvron et sur la grand' route ; aussi sa famille le pressait de revendre cette propriété et il y était assez disposé. Le voyage du Président n'avait rien d'officiel. Louis-Napoléon désirait visiter la Sologne, qui avait pour lui un attrait particulier. De plus il voulait faire une sorte de pèlerinage au château de La Ferté-

Beauharnais, ancienne demeure de sa grand'mère (2), qu'il aurait racheté si le propriétaire d'alors, M. René de La Sulle, n'eût tenu à le conserver.

Louis-Napoléon, quoiqu'il aimât beaucoup le faste, n'avait pas accepté d'escorte ; sur son désir, les ministres et les trois préfets qui l'accompagnaient n'étaient pas en tenue. Sauf à La Ferté-Beauharnais, où une réception officielle était prévue, une simple délégation devait saluer le Président de la République à chaque mairie. A. Lamotte-Beuvron le maire était Isaac Chevalier, personnalité connue. Il désirait offrir à son illustre visiteur une gerbe fleurie, et en avril, à part quelques pots de giroflées sur les fenêtres des bonnes vieilles, on ne trouvait pas de fleurs ; aussi pensa-t-il qu'un bouquet champêtre conviendrait parfaitement, et il fit couper une botte de *rabette*, cette légumineuse qui donne au printemps de magnifiques tapis d'or. Ne pouvant l'offrir lui-même, il songea pour cela à Sylvine Gagnepain, la femme du tisserand (en ce temps-là chaque jardin avait un carré de chanvre et chaque pays son tisserand), car elle était accorte et possédait une bonne langue. Il avait pensé juste ; quand le train s'arrêta en gare de La motte, située alors en pleine prairie, sans maisons avoisinantes, Sylvine, le visage bien encadré d'un joli bonnet *paillé*, les épaules couvertes d'un élégant fichu en pointe, s'avança souriante vers le Prince et lui présenta S'a gerbe. Louis-Napoléon, agréablement surpris, la regarda et dit au maire : « Je ne croyais pas qu'il y eût en Sologne d'aussi jolies femmes ! » ; et elle de lui répondre finement « Pas si jolie que vous êtes aimable, mon Prince ». La répartie était plaisante ; le soleil, qui boudait depuis plusieurs jours, venait de percer la brume matinale ; le voyage débutait bien.

Le cortège comprenait sept voitures : en tête, celle du Président, et les six autres destinées aux invités qui suivaient à courte distance. Pour les attelages il fallait quatorze chevaux ; comme on devait les changer au retour en passant à Lamotte, le voyage nécessitait vingt-huit chevaux, et des bêtes de qualité. En effet le programme était chargé : Visiter dans la journée Vouzon, Souvigny, Chaon, Brinon (où le déjeuner devait avoir lieu), et repartir ensuite pour Lamotte, La Ferté-Beauharnais, Chaumont sur- Tharonne et La Ferté Saint-Aubin (où le dîner était prévu en gare à 7 heures), avec retour a Orléans par le train, en tout vingt-trois lieues de voiture. Louis-Napoléon pouvait ainsi voir le centre de la Sologne, sans cependant traverser l'importante région des étangs, c'est à-dire Tremblevif (Saint-Viâtre) et Marcilly en-Gault. Le chemin de grande communication n° 1 (route de Sully-sur-Loire à Blois) avait été remis en état l'année précédente et cela facilitait beaucoup le voyage.

Au départ de Lamotte, le Président aperçut la modeste mairie, située près de l'hôtel du Grand Monarque, et dit aussitôt : « Lamotte mérite mieux, nous lui ferons une mairie neuve ». Bientôt le cortège, continuant sa route, se trouva en pleine campagne, dans ce que tous les auteurs ont appelé la lande solognote, cette grande étendue de terrain plat, recouvert d'ajoncs, de fougères, de genêts, de genévriers, de petites bruyères, de *brémaillles* (grandes bruyères) et surtout de jachères où ne poussait pour nourrir les bestiaux quo le carex, cette mauvaise herbe dure, nommée chez nous *l'augère*.

Dans cette plaine se dressaient quelques têtards isolés et on apercevait de temps en temps des flaques d'eau qui bientôt seraient séchées par les chaleurs de l'été et deviendraient fort insalubres. Ce matin, grâce à la belle lumière du printemps, le triste spectacle de la lande était pourtant agrémenté par les chatons des saules, par les nombreux buissons d'aubépine en pleine floraison et par les talles de bouleau, échappées à la dent des bestiaux, dont les feuillages légers et ensoleillés semblent des panaches d'or vert se mariant délicieusement au blanc des touffes épineuses. Joli tableau. Quant à la culture, quelle différence avec la Beauce, traversée la veille ; au lieu des emblavures et des luzernes épaisses on voyait seulement se balancer au gré du vent des mièvres tiges de seigle sortant d'un sol sablonneux, car depuis longtemps on ne cultivait plus chez nous les terres fortes de beaucoup les meilleures pourtant.

Sous Louis XII, la Sologne avait été plus heureuse et mieux soignée ; on faisait alors des drainages, dont les traces se retrouvent encore, et peu à peu tout avait été abandonné, si bien que sous la Restauration certaines fermes se louaient seulement soixante-quinze centimes

l'hectare. Qu'il était triste le sort du pauvre Solognot quand on lit les pages écrites par le prier de Seunely, par Arthur Young ou par Eugène Sue. Cependant je crois que ces descriptions sont un peu forcées, ou que tout au moins il y avait des exceptions. Je possède en effet dans mes papiers de famille le livre d'un ancêtre cultivant lui-même sa ferme, importante il est vrai, où du 9 février 1762 au 31 janvier 1790 il nota la plupart des travaux effectués, des produits vendus ou achetés, les tailles payées, les gages du nombreux personnel, etc... et la lecture de ce livre ne donne pas l'impression d'une totale pénurie.

A Vouzon, le Président est reçu par le vicomte d'Amoy qui fut maire trente-cinq ans et à Souvigny par Jacques Vivier, qui le fut durant cinquante. A cette époque. il n'y avait pas de lutte pour l'écharpe municipale, le propriétaire ou le fermier, prêt à se dévouer au bien public, qui obtenait ce poste le conservait parfois sa vie durant.

A Souvigny et à Chaon le Président put constater une amélioration des grains, — de ce côté, le terrain a toujours été plus fertile — et entre les deux pays il admira la remarquable futaie dont les vieux comme moi se rappellent encore les beaux chênes qui encadraient la route. La « Forêt » appartenait depuis peu à Ernest Gaugiran, le vaillant pionnier de la rénovation de la Sologne au siècle dernier.

A Chaon, Louis-Napoléon descendit de voiture pour goûter le pain qu'une pauvre femme mangeait au bord du chemin (ne faut-il pas soigner un peu sa popularité ?) ; il fut reçu par le maire, M. Soyer de La Varan ne. Entre Chaon et Brinon, la lande stérile redevenait attristante; et cependant, on y apercevait plus nombreux qu'ailleurs des bouquets de pins maritimes, arbres que depuis une soixantaine d'années déjà, certains propriétaires avaient tenté d'acclimater chez nous dans les terres les plus sableuses ; les plantations de pins sylvestres commençaient et nous en parlerons plus loin :

A Brinon le déjeuner fut servi chez M. Didier, au château, et dura à peine une heure, malgré plusieurs discours que le Prince Napoléon aurait bien voulu être dispensé d'entendre : le temps pressait. Mon bisaïeul Alphonse Soyer (de La Chaussée), qui fut quarante ans maire, lui dit quelques mots de bienvenue. Quand on apprit dans le pays quel voyageur était au château, une grande foule y vint pour manifester sa joie. Au premier rang, debout, se dressaient deux vieux grognards du premier empire, médaillés de Sainte-Hélène, qui voulaient voir de près le neveu de leur dieu. A côté, une pauvre femme à genoux se tenait suppliante, son enfant malade dans les bras (ce fait est noté par les gazettes de l'époque). L'enfant avait les *écrouelles*, et elle voulait les faire toucher par le Président. Chacun sait combien était grande autrefois la croyance populaire dans la puissance des rois pour la guérison des écrouelles. et cette infortunée Solognote qui avait utilisé en vain toutes les herbes de la Saint-Jean sans guérir son enfant était convaincue, dans sa petite jugeote, qu'un prince voyageant avec sept voitures, qui était président de la République, qui s'appelait Napoléon et que depuis deux hivers déjà, les almanachs populaires lus par tous aux veillées saluaient comme un souverain, avait sûrement autant de pouvoir qu'un roi de France.

Mon pacifique aïeul Alphonse Soyer intervint vainement auprès d'elle pour la dissuader. Afin d'éviter un incident, il prévint tout bas le Président, et ce dernier, après avoir donné quelques pièces d'or aux deux grenadiers, s'approcha de la femme, caressa doucement la joue du bébé, et ce fut tout. Or, heureuse coïncidence, cet enfant alla mieux peu de temps après : Si la région de Brinon devint un centre bonapartiste notoire, cela fut dû plus encore au retentissement de cette guérison qu'à l'activité politique de Jacques Guillaumin (3),

Avant de partir, Louis-Napoléon visita le curieux porche de l'église avec ses galeries extérieures (disposition ancienne de beaucoup de sanctuaires solognots, où ces galeries servaient de marché après les offices), et comme celui-ci avait besoin de réparations, il rit remettre douze cents francs au curé de Brinon.

Le cortège, dont les chevaux avaient été dételés pour qu'ils pussent se reposer, reprit la direction de Lamotte, distante de cinq lieues. Peu après le départ, la route présente la fameuse côte dite le Tertre de la Justice. Cette colline était recouverte de genévriers, et le Président put y observer un magnifique troupeau de moutons. Les genévriers étaient très appréciés de nos pères ; comme le sol sur lequel ils poussaient était particulièrement sain, on le recherchait pour le pacage des brebis ; leurs baies, jointes aux cornes, aux alises et aux poires sauvages, donnaient une boisson parfaite ; leurs rameaux étaient utilisés pour la désinfection de la *tine* ou pot à viande, sans parler de la confection de certaines boissons curatives, et leurs plus belles touffes servaient obligatoirement d'enseigne à tous les débits de vin. On ne pouvait pas vraiment demander davantage à cet arbuste.

Les moutons qui paissaient sur le Tertre de la Justice étaient remarquables par leur nombre et leurs qualités : dans cette partie de la Sologne, presque toutes les fermes possédaient du reste un troupeau semblable, qui constituait leur principal revenu, et cela, grâce aux bergères de l'époque, très attachées à leurs bêtes pour lesquelles elles avaient des soins presque maternels. Notre gardienne d'alors était sur le bord de la route, inquiète de ce passage de voitures. Comme toutes les autres, elle portait penche par devant à sa ceinture la *bérzalice* abritant son ouvrage et par derrière le *maniquin* contenant son maigre repas, un morceau de pain de blé noir ; elle avait couvert ses épaules du traditionnel manteau en droguet clair avec sa bonnette. Elle surveillait attentivement le va et vient de ces jolies têtes fauves qui se secouaient en broutant par ci par là des tiges de bruyère, inquiète de savoir si telle brebis mangeait mieux ou si telle autre ne continuait pas à boiter elle allait encadrée de ses deux chiens pour éloigner les loups, si fréquents encore dans ce temps-là.

Une bonne bergère savait reconnaître chaque animal de son troupeau ; et cependant toutes ces petites boules de laine brune qu'étaient les agneaux se ressemblaient étrangement, comme se ressemblaient entre elles les brebis. Dans mon enfance quand j'assistais au retour des mères aux bergeries de Villeneuve, je n'ai jamais compris comment une bergère, dans le pêle-mêle et les bêlements de plusieurs centaines de bêtes, pouvait en si peu de temps faire retrouver chaque petite boule brune par sa grosse boule blanche.

La race ovine et son amélioration intéressaient le Président, comme tout ce qui pouvait enrichir la Sologne ; mais à cette heure, il tenait avant tout à mettre au point la question du canal de la Sauldre. Celui-ci devait amener chez nous la marne fertilisante de Blancafort. Ayant fait préparer par ses services un dossier spécial, il avait prié à Brinon M. de Barraï, Préfet du Cher, de monter dans sa voiture pour l'en entretenir en cours de route. L'étude était complète, depuis les premiers dessins de Léonard de Vinci sous François I<sup>er</sup>, jusqu'aux travaux faits par les ateliers nationaux de 1848 ; malheureusement ces travaux avaient été mal étudiés, mal dirigés et il fallait tout recommencer. Louis-Napoléon voulait qu'ils fussent repris rapidement (et en effet ils le furent l'année même), car la chaux était le correctif indispensable à l'acidité des terres de Sologne et son meilleur élément de fertilisation. En passant aux Jarriers, il vit les terrassements de l'ancien canal qui se dirigeait vers Nouan et devait ensuite rejoindre le Cher. Le tracé était trop long : Louis Napoléon insista pour que le canal aboutît à Lamotte, où on pourrait le relier à la voie ferrée.

Le prince avait un autre projet intéressant : c'était une ligne de chemin de fer de Gien à Romorantin. Malheureusement, les Conseils généraux, qui n'avaient pas encore la foi dans les transports ferroviaires y mirent obstacle, et le projet n'aboutit pas. Quoi qu'il en soit, la construction du canal avançait rapidement, et celui-ci devint l'élément principal de la prospérité de notre pays sous le Second Empire. Nous nous rappelons qu'à la fin du siècle dernier encore, de nombreux tombereaux venaient chaque jour au bassin chercher la marne bienfaisante. A cette époque, dans presque tous les baux, le propriétaire s'engageait à payer au fermier la marne nécessaire, à condition que c'e dernier vînt la chercher. Ces charrois ne se faisaient pas sans difficultés ni sans frais ; on fabriqua de nouveaux engrais chimiques ; la chaux légère obtenue

par la cuisson des pierres calcaires était-bien plus facile à transporter'; et la marne fut abandonnée, à tort, disent certains cultivateurs.

Aussi le canal de la Sauldre, privé de son trafic, ne fut plus guère pour Lamotte qu'un ornement ; les chalands ne venaient plus faire onduler le long ruban moiré de ses eaux, que seuls troublèrent les bouclions des pêcheurs : déchéance certes ; en tout cas, si la possibilité d'une nouvelle utilisation n'apparaissait pas, le canal n'en restait pas moins un élément de charme et de salubrité. Les vieux platanes à l'ombre fraîche qu'avaient épargnés les Allemands viennent, hélas, d'être condamnés à mort par une chambre de commerce française, et cela sans qu'aucune autorité ne s'en émeuve... Si je m'éloigne de mon sujet, je m'en excuse ; il fallait que ces choses fussent dites.

Revenons au cortège, rentré à Lamotte-Beuvron où la population, non prévenue le matin, lui fit une belle ovation pendant les vingt minutes prévues pour le changement de chevaux. Le Président, qui s'était rendu compte de l'infortune du pays, désirait plus que jamais s'y intéresser et y trouver un domaine, il en parla à M. de Persigny, son ministre de l'Agriculture et conseiller le plus habituel. Ce dernier répondit que le château serait sans doute à vendre ; Napoléon ne l'oublia pas.

Mais les chevaux étaient attelés. Les voitures dépassèrent vivement la gare, s'arrêtant aussitôt après sur la route de La Ferté-Beauharnais où M. Chambaron, préfet de Loir-et-Cher, voulait montrer au Président une plantation de sylvestres, ces pins nouvellement acclimatés qui paraissaient d'un grand avenir pour notre pays, car ils convenaient mieux à la nature du terrain que les maritimes. Tous droits et d'un beau vert foncé, ils portaient déjà la petite houppe blanche annonçant la prochaine pousse. Les pins visités ce jour-la étaient ceux des Hauts Noirs ; nous les avons connus ; ils devinrent superbes.

Puis on traversa Cerçay, dépendance du château seigneurial de Nouan, alors banale jachère avec quelques arbres, car M. Lecouteux ne l'acheta qu'en 1858. Les chevaux frais franchirent au trot la côte de l'Epilly pour atteindre La Boulas. Là, le Président aperçut près de la route deux paysans travaillant aux champs, les premiers qu'il rencontrait ce jour-là (en principe, fin avril, les emblavures sont terminées). Il fit arrêter le cortège pour observer le semeur, en retard sans doute à cause du printemps trop humide, peut-être aussi à cause de sa santé, car il avait mauvaise apparence. Il allait tout droit devant lui, -portant au cou un *paillon* comme semoir ; la démarche gênée par des sabots fendus et rafistolés, par un long pantalon de droguet flottant sur de maigres jambes, et continuant à lancer tous les deux pas, d'un geste large et méthodique, sa poignée d'avoine. Il ne faisait nulle attention à ces calèches pleines de beaux messieurs, stationnant à son côté. Est-ce qu'un paysan de jadis, se hâtant de profiter d'une belle journée pour terminer ses semailles, allait s'arrêter pour si peu ? Comme beaucoup d'anciens, il ne semait que de la main droite et marchait vent debout. Cela le gênait ; et pourtant il ne pouvait s'attarder à cause de la herse qui suivait. On sentait chez ce pauvre homme un grand épuisement ; son visage contracté et sa jauneur spéciale dénotaient à distance que lui aussi devait souffrir de la *dardlettse* (4) ; et malgré sa fatigue, notre semeur, se raidissant, continuait à semer.

Derrière lui en effet venait la herse qui devait enfouir le grain répandu. Elle était conduite par son fils, de quinze ans peut-être, un peu plus grand que le père et déjà plus voûté ; il *tenait* à la ferme l'emploi de *bouaire*, ce qui était un bien pénible métier, car il devait se lever à minuit pour mener ses bêtes en pâturage et être prêt dès le matin. En principe le bouaire soignait les bœufs et aidait à les conduire ; mais s'il pouvait herser, il ne labourait pas. Sa herse rustique était faite de trois traverses de bois, réunies ensemble et garnies de dents d'acacia. Notre gars marchait pieds nus, un morceau de limousine sut le dos, et ses bêtes étaient loin de ressembler aux magnifiques attelages décrits par George Sand ou peints par Rosa Bonheur. Paquets d'os ambulants, ils allaient aujourd'hui mal d'accord et leur conducteur était furieux. Energiquement, il cria au plus brun des deux : «Aïe donc, feignant de Charboniau ! » ; peine perdue ; alors, il se mit à *brioler*, c'est-à-dire à chanter un air spécial pour les exciter. Cette coutume n'existe plus aujourd'hui, mais elle se pratiquait encore ; elle est du reste des plus anciennes, puisque



Champollion a pu déchiffrer sur des hiéroglyphes égyptiens plusieurs chants ayant ce caractère. Le bouaire commença donc sa mélodie, grave comme toutes les mélodies d'autrefois et belle comme tous les chants gaéliques de notre pays, puis après quelques instants sa voix s'éleva d'une octave pour se terminer sur une note perçante. Mieux que par un aiguillon, les bœufs avaient compris, et ils reprirent une bonne allure de travail... le joug horizontal (5). Les voitures étaient reparties et de Milbert à La Ferté, elles ne devaient plus traverser que des bords, chênes et châtaigniers surtout, dont les feuilles n'étaient pas sorties, mais dont chaque branche portait déjà des bourgeons humides et gonflés qui éclateraient demain en une superbe vêtue. Tous ces taillis avaient un aspect sauvage : les propriétaires d'Autroche ne les entretenaient pas et ne les exploitaient même pas ; du reste, on ne trouvait pas toujours à les vendre, le transport étant souvent impraticable sur les chemins défoncés.

De vieux chênes morts restaient debout, cadavres impressionnants de la forêt. Auparavant on les donnait aux pauvres gens pour construire leurs habitations à cadres de bois bourrés de torchis ; depuis 1830 environ cette construction était abandonnée, et les arbres devaient rester ainsi, attendant qu'une à une leurs branches tombassent de pourriture, à moins qu'un coup de foudre ne les pulvérisât ou qu'un paysan ne brûlât leur tronc vermoulu pour en extraire le miel déposé par les abeilles sauvages. Pas de culture à Fosse-magne, dont les terres étaient *tombées en désert*, selon l'expression de l'époque, et où seule poussait naturellement la vinette aux reflets rougeâtres. Dans cette nature « aussi morte que vive » on entendait pourtant siffler joyeusement les merles qui déjà avaient fait leurs nids et qui sont dans nos bois au printemps les premiers et les plus merveilleux chantres de l'amour.

Devant l'avenue d'Autroche où s'étaient rassemblés le propriétaire, M. de Suzannet, sa famille, ses amis et tout le personnel, le président passa sous un arc de triomphe et, remerciant de la main, continua son chemin. Puis le voilà à l'entrée de La Ferté, à l'embranchement de la route de Chaumont. C'est à peine s'il peut admirer un instant les extraordinaires maisons de bois du XV<sup>e</sup> siècle Bâties en cet endroit : son arrivée avait été annoncée pour trois heures, il était exact, et déjà il ne pouvait plus guère avancer dans la foule envahissante des Solognots, gardant au cœur le souvenir du grand Napoléon. « Vivant, il avait été battu ; mort, il était invincible », on l'a dit justement.

De tous les environs, bourgeois et paysans sont venus en masse. Le village est entièrement décoré ; des drapeaux et des oriflammes aux fenêtres, des branches de bouleaux et de sapins à profusion, de la jonchée par terre comme à la Fête-Dieu, rien n'a été épargné. A la Mairie, maison banale placée devant l'entrée du château, devenue actuellement une modeste boutique de charron, attendaient entre autres le maire, l'excellent père Des-bordes, qui avait retiré du fond de son coffre sa blouse la plus bleue et la mieux repassée, et le curé, l'abbé Yvonneau, qui avait recherché dans sa sacristie ses ornements les plus resplendissants. Toute la foule hurlait : « Vive Napoléon 1 Vive l'Empereur ! »

Le cortège franchit la grille du château où le propriétaire, M. René de La Selle, lui souhaita la bienvenue. Dans la première cour, les tilleuls et les marronniers jetaient une note claire et printanière : le prince la traversa vite et monta le perron de l'habitation, restant quelques instants seulement dans la chambre ronde de la tour-est, qui fut celle de sa grand'mère, Joséphine de Beauharnais, conservant encore la décoration vert et or du Premier Empire.

Ensuite, tous descendirent dans le parc où le prince parla longuement avec M. Desbordes, dont le père, intendant du château et maire de 1796 à 1832, avait rendu bien des services aux Beauharnais, et lui demanda ce qu'il désirait pour sa commune : « Une mairie et une école », « Entendu, vous l'aurez de suite ». Et deux jours plus tard, le maire recevait de M. Mocquard, Chef de Cabinet de Louis-Napoléon, 6.000 francs pour commencer les travaux ; voilà une subvention rapide !

Le Président alla ensuite jusqu'au Beuvron, sur les bords duquel se dressait un massif de vieux chênes enchevêtrés dont les frondaisons mal écloses laissaient apercevoir en arrière quelques vestiges de l'ancien castel construit jadis en ce lieu et qui donna au pays son premier nom de Châteaувieux. Continuant son chemin sur la droite, il vit alors près du château la petite église où sa grand'mère venait se recueillir en cachette, aux jours sombres de la Révolution. Elle n'a pas changé, et cette chapelle, avec son porche en auvent et les tombes appuyées sur ses flancs m'a toujours ému quelque peu : on dirait un grand oiseau couvant de ses ailes ses petits pressés contre son cœur afin de les mieux protéger, afin même de les réchauffer jusque dans la mort.

Le parc visité, le prince remonta au salon et après avoir demandé la croix de l'officier de gendarmerie venu pour le service d'ordre, il s'avança sur le perron et l'accrocha sur la poitrine du père Desbordes. Tout le village était rassemblé devant le château et criait à tue-tête : « Vive l'Empereur ! Vive le Maire ! »... C'était du délire, et le Président (j'allais dire l'Empereur), tout ému de cet accueil, dut cependant s'y arracher pour reprendre sa voiture et terminer son voyage par Chaumont-sur-Tharonne et La Ferté-Saint-Aubin, ce qui se fit sans incidents. De La Ferté à Orléans, il reprit le train.

Mon père, âgé de dix ans, fut témoin de cette extraordinaire réception (6). Elle fit sur lui une telle impression qu'il me dit souvent : « c'est après ce jour-là que le Président songea à se faire nommer empereur ». Il y aurait songé sans cela...

Tel fut le premier contact du Prince-Président avec notre Sologne. Venu pour la première fois chez nous le 22 avril 1852, il obtint le château par sénatus-consulte du 13 décembre de la même année ; puis il acquit la Grillaire; ces deux domaines totalisant 3.500 hectares, étaient surtout destinés à des expériences agricoles, à notre profit. Toutes les faveurs de l'administration impériale en Sologne sont bien connues et je n'ai pas à les rappeler. Aussi devons-nous féliciter nos édiles d'avoir conservé intact le N impérial gravé au frontispice de la maison communale. Trop de municipalités en France, dans un esprit incompréhensible, on gratté sur leurs monuments ici un aigle, là quelques fleurs de lys, ne voulant plus songer désormais qu'au progrès mécanique et social : certes il est normal de le désirer, mais sans l'amour du prochain, sans une saine philanthropie, ce progrès tout court ne fera' pas le bonheur ; a-t-il empêché les horreurs de la dernière guerre ?

Nous venons de voir quels souvenirs il nous faut garder du Second Empire ; n'est-il pas intéressant de connaître ceux que les hôtes impériaux avaient conservés de nous ? Il me fut permis de le savoir en juin 1901, époque où j'allai faire un voyage d'études en Angleterre et où je visitai l'Abbaye bénédictine de Farnborough, dont la crypte contient le tombeau de Napoléon III et celui du Prince impérial. L'Impératrice Eugénie habitait alors, tout près, le superbe cottage qu'en souvenir de la France elle avait appelé « le petit Compiègne ». C'était pour elle un lieu de repos, et pour tous la porte était close. Ma qualité de médecin solognot jointe à la recommandation du père Abbé me permit de l'entrouvrir, et l'Impératrice m'accueillit avec cette distinction et cette grâce qui faisaient jadis la renommée de ses réceptions aux Tuileries. « La Sologne, me dit-elle d'abord, ah ! comme l'Empereur l'aimait ; vous connaissez certainement son livre composé autrefois (*Le Paupérisme*), plein de belles idées humanitaires qu'il aurait voulu appliquer là-bas. Quant à moi, j'ai fait chez vous de trop courts séjours et le regrette. La population était si accueillante et j'aimais tant le charme mélancolique de vos bois... »

Elle me demanda ce qu'était devenu le château ; je lui répandis qu'il avait été transformé en colonie agricole où l'on essayait de ramener à la terre des jeunes gens de caractère indépendant. Elle en fut très satisfaite (7).

Après une dizaine de minutes d'entretien ou je lui parlai de ce que je croyais pouvoir l'intéresser, et en particulier du général baron Servatius, familier de l'Empereur, décédé au Briou de Saint-Viâtre, je craignis d'être importun et je me levai pour la saluer. Elle me tendit franchement la main et me dit : « Votre visite m'a fait plaisir ; j'ai été heureuse de revivre un

peu ce passé » ; puis baissant la voix avec une sorte de mélancolie : « Les médecins sont des guérisseurs ; les hommes d'Etat n'en sont pas ; ils voudraient diriger les événements et le plus souvent ce sont les événements qui les dirigent ».

Je n'ajouterais rien à ces paroles.

## **10 Août 1946      Docteur Augustin DUBOIS**

(1) *J'ai trouvé ces précisions aux archives de la S. N. C. F., avec d'autres renseignements trop techniques pour le lecteur.*

(2) *Louis-Napoléon Bonaparte était le fils de Louis, roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, fille de, l'Impératrice Joséphine.*

(3) *Fils d'un colonel du Premier Empire ; fixé dans le pays, il devint député en 1856, puis maire de Brinon.*

(4) *" Trembler " se dit en Sologne dardler et à cause des grands tremblements que donne la fièvre paludéenne, le peuple l'appelait souvent la dardleuse. Le paludisme fut très fréquent chez nous dans la première moitié du siècle dernier ; on lit dans les papiers du curé de Tremblevif qu'en 1836, sur 1.200 paroissiens, il en avait 500 grelottants au coin du feu. Ces malheureux fiévreux n'avaient plus aucune résistance aux infections. En voici un émouvant exemple : En 1828, il y eut dans notre région une épidémie d'angine maligne (nous dirions maintenant de diphtérie) ; les malades mourraient en masse, et les médecins découragés ne voulaient même plus aller les soigner. Le préfet de Loir-et-Cher adressa alors une supplique à l'Académie de Médecine, qui envoya en Sologne Trousseau. Ce dernier raconte lui-même dans ses Cliniques qu'il fut conduit à Tremblevif, à la ferme de Pied Plain, près de la Ferté-Beauharnais, et qu'il vit là le plus navrant spectacle. Sur les dix-sept personnes qui composaient la ferme, quinze déjà avaient été emportées. Il ne restait plus qu'une petite bonne de seize ans ayant échappé au mal et le fermier, qui en était atteint. Ce dernier dit à Trousseau : «J'ai perdu toute ma famille, mes parents, mes enfants et demain ou après-demain, je mourrai comme les autres ; je le sais ». Et patiemment il attendait : étonnant stoïcisme des simples.*

(5) *En cherchant des reproductions de travaux champêtres gravés ou peints sur les monuments égyptiens, j'en ai trouvé une ressemblant tout à fait au tableau que je viens de décrire. Elle est tracée sur la tombe d'Elcithya de la XVII<sup>e</sup> dynastie (1750 ans avant J. C. disent les savants), Le fellah semeur a un panier suspendu au cou et il lance largement les grains de sa dextre : mais il les lance on avant du bœuf tirant la charrue, car celle-ci, grosse houe de bois, ne fait que gratter le sol pour enfouir les semailles. Ce dessin est au musée du Louvre.*

(6) *Elle est rapportée tout au long sur les registres municipaux : avec les archives de la S.N.C.F. et les comptes-rendus de la presse locale (Blois, Orléans et Bourges) ces registres représentent la source principale de cet article. En outre, M. Pierre Dupont (83 ans) et M. Adrien Trasbot (86 ans) originaires de Lamotte et y résidant encore, ont appris de leurs parents bien des choses qui me furent utiles*

(7) *Ce redressement de l'enfance coupable par une saine occupation devait plaire à l'Impératrice qui, durant sa régence (de 1865), en visitant La Roquette, fut tellement indignée des mauvaises conditions où 500 jeunes détenus y vivaient qu'elle devint l'ennemie de l'internement des enfants.*